

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 21 Septembre 1861

No. 37.

SOMMAIRE.—Chronique.—Analyse du Discours de Mgr. Taché à l'Église de Notre-Dame, à Montréal.—Cinquantième année de prêtrise de Messire J. B. St-Germain, curé de St. Laurent.—Essai sur l'Excellence des Mathématiques, par M. Désiré Y. C. Girouard.—Université Laval.—Collège Ste. Anna.—Discours du Maréchal Vaillant sur le Travail, dans une distribution de prix.—La Taxe la plus ruineuse.—Légendes Canadiennes, par l'Abbé Casgrain.—Cours d'Histoire du Canada, par M. l'Abbé Ferland.—Bibliographie.

CHRONIQUE.

Une solennité imposante a eu lieu à la Paroisse dimanche dernier ; les fidèles étaient venus en foule pour entendre Mgr. Taché. Ils ont pu écouter le récit des malheurs qui ont accablé, l'hiver dernier, la mission de la Rivière Rouge, et nous ne doutons pas qu'ils n'aient été remplis d'une émotion profonde et durable qui portera ses fruits.

L'auditoire, pendant plus d'une heure, a été comme suspendu aux lèvres du pieux et habile Orateur. Que de choses semblaient concourir pour exciter l'intérêt : la pensée des désastres qui avaient atteint l'Évêque missionnaire, dans le cours de cette année ; sa jeunesse qui relève la multiplicité des œuvres qu'il a déjà accomplies et la grande dignité dont il est revêtu, depuis bientôt dix ans ; cette parole qui sait si bien élever les esprits, les tenir dans une région haute et noble, comme l'âme de celui qui parle ; ce sentiment si vif et si pénétrant qui va jusqu'au fond des cœurs pour faire tressaillir les fibres les plus délicates, et qui est si puissant pour faire jaillir la source de l'émotion et des larmes ; tout concourait pour rendre cette réunion de la charité belle, touchante, féconde en saints et doux souvenirs.

L'Orateur a cité ces paroles de la sainte Écriture : *Transivimus per ignem et aquam, et evaxisti nos in refrigerium.*

« Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez conduit dans un lieu de rafraîchissement. »

Ensuite avec ce talent qui le caractérise, l'Orateur s'emparant de ces paroles, a montré, de la manière la plus touchante, comme elles s'appliquaient aux circonstances et aux épreuves par lesquelles il vient de passer.

Il a passé, a-t-il dit, par le feu, car sa mission a été ravagée par l'incendie ; par l'eau, car l'inondation est venue cette année y exercer, au printemps, des désastres inouis depuis longtemps ; par le feu encore une fois, car un second incendie est arrivé, après le printemps,

détruire ce que le premier feu et l'inondation avaient laissé de restes désolés.

Et alors, au milieu de ces désastres et de ces malheurs, songeant à ce qu'il avait déjà reçu de secours, de marques d'affection dans sa patrie, il lui aurait semblé qu'il ne devait pas recourir à elle ; il lui paraissait qu'il avait déjà trop reçu pour qu'il pût songer à intéresser ses compatriotes en sa faveur, il ne l'aurait jamais osé, il lui en coûtait trop de recourir encore une fois à une charité qu'il lui semblait avoir épuisée ; lorsqu'arrivé de nouveau dans ce pays, se voyant entouré de tant de marques de sympathie, d'intérêt ; pressé, de toutes parts, de faire appel aux cœurs ; témoin, tous les jours, de la pieuse émotion qu'excitaient dans les âmes ses malheurs, ce cri alors s'était échappé de son cœur : « oui, Seigneur, vous nous avez fait passer par l'eau et par le feu, mais ici dans quel lieu de consolation et de rafraîchissement nous avez-vous fait arriver ! »

Nous donnons à la suite un excellent compte-rendu qui a paru ces jours derniers dans la *Minerve* :

Dimanche dernier était la fête patronale de Notre-Dame. Inutile de dire qu'elle fut belle ; on sait comme dans ce temple, digne de la religion à laquelle il est consacré, nos fêtes religieuses et patriotiques sont célébrées avec pompe et solennité. Oublions donc un instant les chants magnifiques, et les voix populaires que nous y avons entendus, les cérémonies toujours si nobles et si touchantes de notre culte, pour nous occuper uniquement du sermon qui fut avec raison le principal attrait de cette fête solennelle.

La population de Montréal était accourue en foule pour entendre Mgr. Taché, ce jeune évêque, dont les adversités récentes ont accru les sympathies que son jeune âge, ses talents éminents et un dévouement, que je ne crains pas de nommer héroïque, lui ont depuis longtemps gagnées parmi ses compatriotes. J'aurais voulu que le peuple Canadien tout entier fût là pour entendre ces paroles éloquentes, écho d'une âme vraiment sainte et patriotique, pour comprendre quels sentiments nobles et généreux animent nos missionnaires. Mais comme c'est impossible, j'ai cru que je serais bien d'en donner une idée à vos lecteurs au moyen d'une courte analyse qu'on voudra bien juger avec indulgence.

Le noble évêque avait pris pour texte de son sermon un passage de l'Écriture Sainte, dans lequel je ne pus saisir que ces paroles : *Transivimus per ignem et aquam et evaxisti nos in refrigerium.* « Nous avons passé par le feu et par l'eau, mais vous nous avez conduit dans un lieu de rafraîchissement. »

Je ne pus, à cause de la distance qui me séparait de l'éloquent prédicateur, entendre le commencement de son sermon. Je ne commençai à saisir parfaitement toutes ses paroles que lorsqu'il raconta les malheurs qui l'avaient frappé.

Je partis, un jour, dit-il, pour aller administrer les sacrements que l'évêque seul peut conférer. Ce sont des marches pénibles que celles du missionnaire à travers les bois, dans une saison encore froide et par des chemins difficiles. Un soir je me couchai au pied d'un arbre ; j'avais faim, mes membres étaient glacés par le froid, épuisés par la fatigue ; j'étais à 120 lieues de mon évêché, seul au milieu du bois, avec un jeune sauvage. Que ne suis-je, me dis-je tout-à-coup, dans mon évêché pour m'y reposer ? Que cette pensée ne vous scandalise pas, mes frères, car je ne m'y arrêtai point, mais qu'elle vous apprenne au contraire à ne vouloir jamais dicter à la providence sa ligne de conduite à notre égard. Si j'avais été transporté soudain dans les lieux, où me conduisait ma pensée, que j'aurais regretté ceux que j'aurais laissés et que je trouvais pourtant si tristes ! Au lieu d'un ciel pur et limpide j'aurais vu une atmosphère chargée de flammes et de fumée ; au lieu du vent qui soupirait à travers les arbres, j'aurais entendu des plaintes, les gémissements d'un peuple au désespoir, ou le craquement d'édifices qui s'écroulent ; au lieu d'une nappe de neige éblouissante, j'aurais vu des planches et des poutres calcinées. Car c'était bien le jour, c'était bien l'heure fatale, où les flammes dévoraient l'église et l'évêché de notre mission infortunée. Oui, ces édifices, cet évêché construits au prix de tant de sacrifices n'étaient plus qu'un monceau de ruines, dans le moment même où je regrettais d'en être si loin. J'étais déjà à 300 lieues, lorsque j'appris la fatale nouvelle. Je me consolai pourtant assez facilement de ce désastre, en ce qui me concernait. Pour un missionnaire préparé à supporter toutes les privations et les contrariétés de ce monde et qui passe une grande partie de sa vie au milieu des bois, qu'est-ce que la perte d'un évêché ? Mais, quand je pensai à tout ce que la construction de ces édifices avait coûté de fatigues et de sacrifices aux généreux habitants de la Rivière Rouge, oh ! alors je comprenais la grandeur de cette perte !

Cependant ce n'était là que le commencement des malheurs qui devaient fondre sur nous. *Transivimus per ignem*. En effet les neiges accumulées pendant l'hiver gonflèrent tellement, en se fondant, au printemps dernier, le sein de la Rivière-Rouge, que ses eaux débordèrent à une grande distance dans les terres, causant de terribles ravages. Mais à un fléau qui disparaissait en succédait immédiatement un autre. Les eaux avaient à peine repris leur cours accoutumé que, pour la seconde fois, le feu venait nous plonger de nouveau dans le deuil. Je disais, la messe un dimanche, dans une pauvre cabane, en présence d'une foule recueillie, lorsque soudain retentissent les cris : "au feu, au feu ! encore le feu !" En effet, un incendie s'était déclaré dans la maison des sœurs. Les flammes activées par un vent violent s'étaient propagées dans les édifices qui dépendaient de l'évêché. Au bout de quelques instants ils ne présentaient plus que des ruines fumantes.

C'est donc avec raison que je puis m'écrier comme le prophète : *Transivimus per ignem et aquam*.

J'étais, un jour, triste et pensif, songeant à ces désastres, ne sachant comment les réparer, comment relever toutes ces ruines, lorsque je pensai à ma patrie, à mes charitables compatriotes. J'irai, me dis-je aussitôt, j'irai dans mon pays et je serai consolé. Et m'imaginant déjà que mes projets étaient réalisés, mon but atteint, je m'écriai : "Bénissez, ô mon Dieu ! bénissez ma patrie, éloignez d'elle les calamités, versez sur elle toute sorte de prospérités." Mais, direz-vous peut-être, a-t-il le droit de parler de patrie, celui qui depuis longtemps l'a abandonnée, la privant de la part du travail que chacun doit à la prospérité de son pays ? Ah ! mes frères, pour comprendre, s'il a ce droit précieux, il faut penser à ce qui se passe dans le cœur du jeune homme qui, inspiré d'en haut, veut se dévouer à ses semblables. Il verse bien des larmes, il passe bien des nuits sans dormir le jeune missionnaire qui voit arriver le jour fatal où il lui faudra briser les liens qui l'attachent aux lieux qui l'ont vu naître. Que de combats se livrent dans cette âme bercée des illusions de la jeunesse, exposée aux séductions du monde ! Combien de fois il tournera vers le ciel des yeux baignés de larmes et lui demandera le courage et la force dont il a besoin. Déjà l'heure approche, il va partir, accablé sous le poids des émotions, il va se prosterner au pied des autels.

Là, seul avec son Dieu, il lui offre ses larmes, il lui fait le sacrifice de ses sentiments les plus purs, lui demandant en retour l'esprit de dévouement et de sacrifice. Il lui semble qu'on lui présente un calice sur les bords duquel sont écrits ces mots : "humiliations, sacrifices, souffrances ;" il boit cependant, mais au fond il trouve ces mots bien plus déchirants : "père, mère, amis," et cet autre qui les résume tous : "Patrie." Alors, les paroles prononcées par l'Homme-Dieu dans le Jardin des Oliviers tombent de ses lèvres : "Pâtes, Seigneur, que ce calice passe loin de moi." Mais comme lui, le premier des missionnaires, il reprend aussitôt : "cependant que votre volonté soit faite et non la mienne." Il dit adieu aux lieux et aux personnes qu'il aime, il part, il parcourt ces grands fleuves, ces belles rivières qu'il ne reverra plus peut-être. Il arrive à nos grands lacs qu'il voit avec joie et douleur en même temps ; avec joie, car tout homme aime à voir ce qui fait honneur à son pays ; avec douleur, car encore quelques pas et il marchera sur un sol étranger. Il va franchir la limite qui le sépare de son pays, il jette une dernière fois les yeux sur ces eaux limpides, qui après s'être précipitées de cascades en cascades, de cataractes en cataractes, passeront devant les lieux où il vécurent et où vivent encore des parents, des amis chéris. Il les charge d'aller porter encore une fois ses adieux à tous ceux qu'il aime, de leur dire que leur souvenir le suivra jusqu'au fond des bois.

Après quelques réflexions, Mgr. Taché a ajouté :

"Un Canadien-Français a le droit d'être fier de son origine, quand il jette les yeux sur sa belle histoire, quand il pense à tout ce que l'esprit chevaleresque et religieux de nos pères leur fit exécuter de dévouements et de sacrifices héroïques. Mais mes frères, s'il est de belles pages dans notre histoire, qu'on lit avec un légitime orgueil, il en est une qui nous déshonore : c'est celle qu'ont écrite ceux qui, s'éloignant du clocher de leur village et du prêtre qui les dirigeait dans la voie du salut, allèrent les premiers tenter la fortune dans les missions de la Rivière-Rouge. Car, mes frères, au lieu de faire aimer aux infidèles la religion qu'ils avaient apprise à connaître sur les genoux d'une pieuse mère, leurs vices scandaleux leur ont appris à la détester. Vous avez donc une dette à acquitter, vous devez réparer le mal que vos compatriotes ont fait à ces peuplades, en leur donnant les moyens de connaître et de pratiquer la seule religion qui peut les sauver. Moi-même, mes frères, je travaille à acquitter cette dette ; quand j'ai vu que mes compatriotes se consumaient dans une œuvre de mort pour ces pauvres sauvages, j'ai résolu de me consumer dans une œuvre de salut pour eux. Il faut que je l'avoue, mes frères, il m'en coûtait de venir vous tendre la main dans ma détresse, j'aurais tant de fois fait appel à votre charité, je vous avais vu tant de fois dénouer généreusement les cordons de vos bourses pour le soutien d'une infinité de bonnes œuvres, que je craignais de vous déplaire ; j'avais résolu de ne rien demander, et de me borner à recevoir avec reconnaissance ce qu'on voudrait bien m'offrir. Mais des personnes de confiance m'ayant dit que loin de vous déplaire, je vous ferais plaisir en vous demandant l'aumône, je me suis décidé à le faire. Et, mes frères, j'ai vu que je ne m'étais point trompé, lorsque passant par les rues de votre belle ville, et contemplant les monuments qui attestent la religion, le patriotisme et la charité de mes compatriotes, je m'étais appliqué ces paroles de l'Écriture Sainte : *Transivimus per ignem et aquam et eduxisti nos in refrigerium*. "Nous avons passé par le feu et par l'eau, mais vous nous avez conduit, ô mon Dieu, dans un lieu de rafraîchissement."

Oui, me disais-je en entendant ces magnifiques paroles, Mgr. a bien le droit de parler de patrie, car ce mot de *patriotisme* dans sa bouche n'est pas un vain mot ; c'est la note sonore qui fait vibrer une âme débordant des sentiments les plus nobles, les plus purs. Il a le droit de parler de patrie, celui qui, si jeune encore, a été jugé digne d'occuper un siège épiscopal, où il fait la gloire de la religion et l'honneur de son pays. Il a le droit de parler de patrie, celui qui, renonçant à l'avenir le plus brillant, aux avantages que promettent dans le monde un nom déjà illustre et des talents éminents, préfère une vie d'humiliations et de souffrances,

dans les bois au milieu des sauvages, car un sacrifice comme celui-là attire les bénédictions du ciel sur celui qui le fait et sur sa patrie. Si l'auditoire ne put manifester par ses applaudissements comment il comprenait l'appel éloquent fait à sa charité par Mgr. Taillé, il le fit en versant un pluie de pièces métalliques dans les bourses qu'on lui présenta au nom du noble et jeune évêque.

L. O. D.

Anniversaire de la cinquantième année de prise de M. Saint-Germain.

Dimanche dernier, les bons habitants de Saint-Laurent célébraient une fête qui a laissé de bien doux souvenirs dans le cœur de tous les assistants.

Depuis 32 ans, le Révérend Messire Saint-Germain exerce le saint ministère dans cette belle paroisse, qu'il n'a cessé d'édifier par ses admirables vertus. Ce prêtre vénérable appartient à une pieuse et honorable famille de Boucherville. Il fit ses études au Collège de Montréal, où il eut pour condisciple le Commandeur Jacques Viger. Après y avoir professé avec distinction quelques années, et terminé ses cours de Théologie, il partagea, à la Paroisse, les travaux des Messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice, dont il demeura toujours l'un des plus sincères et le plus dévoué.

Après trois années de ministère à Montréal, il se vit successivement appelé à la cure de Sainte-Anne des Plaines et à celle de Terrebonne ; il gouverna onze ans cette dernière paroisse, qui lui doit la fondation du couvent des Sœurs de la Congrégation.

En 1829, il fut transféré, de la cure de Terrebonne à celle de Saint-Laurent. Là, de nouvelles entreprises et de nouveaux établissements attestent son zèle sa charité, et perpétueront sa mémoire dans nos contrées ; c'est principalement la construction de cette belle Eglise qu'il vient de restaurer et d'ornier avec autant de goût que de générosité ; c'est encore la fondation de deux maisons Religieuses qu'il a dotées magnifiquement : une pour les Frères de Saint-Joseph, et l'autre pour les Sœurs de Sainte-Croix, qu'il avait faits venir de France en 1817. Ces deux communautés consacrent leurs soins à l'éducation de la jeunesse et prient pour l'Eglise, pour le Canada, pour tous les malheurs, pour tous les besoins. Modèle de ses compagnons dans sa jeunesse, M. Saint-Germain est aujourd'hui l'exemple de ses confrères dans le sacerdoce. On aime à voir et à entendre ce vénérable pasteur dont la piété est si douce, si simple, si aimable.

Ce n'est pas seulement en Canada que M. Saint-Germain possède l'estime et l'affection de tous ceux qui ont le bonheur de le connaître ; aux Etats-Unis, il est avantageusement connu et vénéré par un très-grand nombre des membres du clergé, dont beaucoup ont été ses élèves ; d'autres se rappellent avec quelle bienveillante hospitalité il les accueillait à la cure de St.-Laurent, lorsque n'étant encore que simples écoliers ou séminaristes, ils dirigeaient de ce côté leurs excursions des vacances. Les Prélats de l'Eglise Américaine Pentourent d'estime et l'honorent de leur amitié, et, plus d'une fois, ils lui ont exprimé le désir de l'avoir pour collègue. Son amour pour l'Eglise du Canada et sa modestie n'ont jamais pu le déterminer à accepter ces offres honorables.

Mais j'ai hâte de dire quel était l'objet de la fête qui réunissait autour du bon pasteur toutes les brebis du troupeau. M. Saint-Germain, a voulu selon l'usage, célébrer avec solennité le cinquantième anniversaire de

son ordination et renouveler sur le déclin de ses jours, le serment qu'il fit à Dieu à l'âge de vingt-trois ans.

Le jour de la fête fut favorisé par un temps magnifique. De grand matin on voyait accourir des environs une foule nombreuse. Bientôt les cloches s'ébranlent, les airs retentissent de leurs volées joyeuses, que répètent les échos de la montagne. La procession s'avance de la maison curiale vers l'Eglise. Ce sont de jeunes enfants de cœur, des prêtres accourus de tous les points du diocèse de Montréal, de St. Hyacinthe, des Trois-Rivières, et des Etats. Ce sont les enfants de la paroisse, d'anciens élèves, de vieux condisciples et des amis nombreux.

Un Pontife a voulu aussi relever de sa présence l'éclat de la fête, Mgr. de Portland est là, il bénit et le pasteur et le troupeau. A ses deux côtés, se trouvent les R. R. Messieurs Mignault, curé de Chambly, et Dufresne, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, tous deux anciens condisciples de M. St. Germain, et ordonnés prêtres une année après lui.

Bientôt la cérémonie commence : on entonne le *Veni Creator* ainsi qu'un jour de la *Première Messe*, et mille et mille voix appellent sur le père chéri toutes les bénédictions du ciel.

L'hymne fini, la Messe solennelle est chantée par M. le curé de St.-Laurent ; un de ses anciens élèves, M. McNeerney, Secrétaire de Mgr. de New-York, et M. Cousineau, enfant de la paroisse, sont à ses côtés, faisant les fonctions de diacre et de sous-diacre, M. J. J. Vinet, curé du Sault-au-Récollet, lui sert de prêtre-assistant. A la fin du Saint Sacrifice, M. Faillon, prêtre de St.-Sulpice, monta en chaire et prononça un discours sur l'objet de cette fête, son antiquité, la dignité du sacerdoce et sur les devoirs des fidèles envers leurs pasteurs : admirable discours où brillaient à la fois l'érudition la plus étendue, l'onction et la piété la plus tendre.

Après le sermon, l'excellent Pasteur s'avança, un cierge à la main, jusqu'au pied des saints autels, il s'agenouilla aux pieds de Sa Grandeur Mgr. Bacon, Evêque de Portland, et, les yeux baignés de douces larmes, l'âme remplie d'une sainte allégresse, il répéta avec affusion les sublimes paroles du prophète royal :

Dominus pars hereditatis meae et Calicis mei, tu es qui restitues hereditatem meam mihi.

“ Le Seigneur est la part de mon héritage.”

Après la cérémonie, le vénérable curé offrit un repas de famille à ses confrères. Mgr. Bacon bénit la table, et, pendant le dîner, Sa Grandeur se leva pour faire l'éloge du vénérable pasteur, témoignant hautement l'estime qu'Elle lui portait, celle que lui portent, aux Etats-Unis, ses collègues dans l'épiscopat ; estimant heureuse la paroisse qui le possédait et lui souhaitant encore de longs jours pour conserver et couronner les œuvres de charité et de zèle dont sa vie a été toute remplie.

Essai sur l'Excellence des Mathématiques.

Par M. DESIRE Y. C. GIROUARD, Membre du Cercle Littéraire et alors Etudiant en Droit.

(Séance au Cabinet de Lecture 17 Février 1858.)

Messieurs, — L'importance que prennent chaque jour les Mathématiques, et cependant l'indifférence que l'on affecte souvent pour leur étude, m'ont engagé à venir appeler votre attention sur l'excellence de cette science. En effet quel que soit le genre de vie que l'on embrasse, que l'on choisisse le divin état du sacerdoce ou les

professions ; libérales, que l'on veuille exercer les arts utiles ou les beaux-arts, dont vous a parlé si éloquemment, à la dernière séance du Cabinet de Lecture, M. Adélaïde Boucher, on peut admirablement mettre à profit les avantages qu'offre l'étude des Mathématiques.

Pour mieux vous en convaincre, je viens, ce soir, vous remettre devant les yeux, leur excellence. Je ne me le dissimule pas, l'entreprise est grande, et peut même paraître téméraire, si l'on considère que celui qui ose s'en charger, ne connaît, des Mathématiques, que ce que lui en ont appris les leçons du professeur, savantes, il est vrai, mais qu'il n'a pu recevoir malheureusement que peu de temps. Cependant avec l'indulgence que daignera m'accorder l'honorable auditoire, je ne recule pas devant cette tâche, toute difficile qu'elle paraisse ; et je me croirai largement récompensé de ma hardiesse, si je réussissais à vous inspirer, pour ces sciences, l'estime et le goût qu'elles méritent.

On peut considérer les Mathématiques sous deux chefs différents :

- 1o. Dans la spéculation ou la théorie ;
- 2o. Dans l'application ou la pratique.

Or, dans l'un comme dans l'autre cas, l'excellence des Mathématiques est incontestable.

I.—EXCELLENCE DES MATHÉMATIQUES SPÉCULATIVES OU PURES.

Ce qu'il y a d'abord de frappant dans les Mathématiques pures, c'est la spiritualité de leur objet. Elles sont, en effet, d'après la définition généralement donnée par les savants, et par *Liagre* en particulier, " la science générale de l'étendue et de la quantité, de la direction et de la forme des corps dans l'espace."

Mais tous ces êtres, pris ainsi d'une manière générale, sont une pure abstraction de l'esprit, comme nous l'enseigne l'Ontologie. Les chiffres, les lettres, les signes et tous les symboles dont se servent ces sciences, ne leur enlèvent pas ce caractère tout immatériel qui leur a valu le nom de Mathématiques pures ; car quoique très-utiles, ces signes ne sont pas indispensables et ne forment pas une partie constitutive de la science, qui peut exister sans eux. On les a inventés pour soulager la mémoire et fixer l'esprit, qui, sans leur secours, se fatiguerait bientôt. Les Mathématiques ont donc un objet spirituel, un principe tout immatériel. Par cette belle et précieuse qualité, l'intelligence se développe, sans sortir de sa sphère ; elle connaît ses richesses propres, qui restaient cachées dans son domaine, et dont elle doit la découverte et la jouissance à l'étude des Mathématiques.

Toute belle que soit cette spiritualité de l'objet des Mathématiques, leur excellence ressort principalement des considérations suivantes. De toutes les sciences naturelles, il n'y en a pas de plus vraie et de plus propre à développer l'intelligence.

- I. D'abord, il n'y en a pas de plus vraie.

On ne saurait disconvenir que la physique, la chimie, l'astronomie et toutes les sciences d'observation sont loin de connaître tous leurs principes et d'avoir découvert tous les secrets de la nature.

La philosophie est divisée par les opinions : qui nous enseignera la vérité ? On reste souvent dans le doute, et c'est en effet le reproche que Bossuet, dans son langage éloquent, fait à la philosophie : " Que vois-je, dit-il, dans les écoles ? Que des contestations inutiles, qui ne seront jamais terminées. On y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décision." Il n'en est pas ainsi dans les Mathématiques. Elles constituent une science parvenue aujourd'hui à toute sa perfection. Leurs principes sont tous connus et avoués par tout le monde. Elles ne sont pas, comme la philosophie, sujettes aux systèmes. A la fin d'une démonstration, on ne trouve jamais d'objections à résoudre, le *solvantur objectiones* y est tout à fait inconnu. On n'y connaît qu'un camp, celui de la vérité ; qu'une école, celle du vrai, et par là-même celle du beau, suivant ce mot profond et sublime de Platon : *Pulchrum splendor veri*, que Boileau a traduit par ce vers :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

II. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans les Mathématiques, c'est que, de toutes les sciences, il n'y en a peut-être pas qui favorise plus puissamment le développement des facultés intellectuelles. De même que l'harmonie de la nature révèle la grandeur infinie de son Auteur, et présente à l'esprit de l'homme un champ immense d'étude et de connaissances ; ainsi l'unité des Mathématiques, qui fait que toutes leurs parties se lient, comme les pierres d'un édifice, ou comme les anneaux d'une chaîne, offre à l'intelligence une suite de déductions logiques et vraies, qui la développent et l'agrandissent, en même temps qu'elle est une preuve belle et puissante de leur perfection.

Tout le monde conviendra que la faculté qu'il nous importe le plus de perfectionner, c'est le raisonnement. Il est indispensable, pour tout homme, de bien raisonner et de bien juger dans la sphère où Dieu l'a placé. Mais d'ailleurs l'esprit ne peut contracter l'habitude générale et constante de raisonner bien, qu'en s'efforçant de toute la justesse possible dans chacun de ses raisonnements *en particulier* ; or il est évident que l'étude des Mathématiques est un exercice excellent pour la lui faire acquérir ; car, comme l'observe M. Pinault : " Elles sont le meilleur modèle d'application de la logique que l'on puisse offrir." (L'honorable auditoire me permettra de lui rappeler que M. Pinault est une des gloires de la Société St. Sulpice qui, depuis son illustre fondateur, M. Olier, n'a cessé de verser dans les deux mondes les bienfaits du Christianisme, de la science et de la civilisation).

Dans les autres sciences, l'esprit est sujet à s'égarer. Mais dans les Mathématiques, il n'y a pas à redouter ce danger. " La nature exacte des opérations Mathématiques est, dit Liagre, un frein salutaire qui arrête les fantaisies de l'imagination et empêche celle-ci de se lancer au hasard dans le champ des hypothèses." Dans cette science, en effet, la route est sûre et toute tracée. " Elle est, pour ainsi dire, adjointe à un autre auteur, bordée de précipices affreux ; si l'on s'en écarte, la lourdeur de la chute avortit dès l'instant même, que l'on s'est trompé."

Les raisonnements mathématiques sont d'une exactitude rigoureuse ; c'est une vérité que savent parfaitement tous ceux qui possèdent cette science. " On n'y emprunte, dit Liagre, aucune donnée à l'expérience, on rejette entièrement le secours des sens, et les résultats que l'on obtient, basés uniquement sur des opérations intellectuelles, ont toute la rigueur des raisonnements eux-mêmes." La vérité que l'on démontre nous apparaît avec tant de clarté et d'évidence que souvent, à la fin d'une démonstration que l'on suit et saisit sans trop de peine et qui ne comporte aucun doute, aucune objection, on reste tout étonné et comme en admiration. Les raisonnements conduisent ainsi au plus haut degré de certitude où l'homme puisse atteindre, à la *certitude mathématique*. Nous ne voulons pas dire que les Mathématiques soient la seule science qui donne la certitude ; il faudrait être insensé pour le soutenir. Mais nous soutenons que tout ce qu'elles enseignent, est démontré avec une rigueur impitoyable, tandis que les autres sciences offrent beaucoup de questions qui ne sont point résolues, ou ne le sont que d'une manière incertaine et hypothétique. Cette excellence des Mathématiques sur toutes les autres sciences présente pour l'intelligence les plus heureux résultats. Le jugement est exercé et s'habitue à être précis. " La rectitude que donne à l'esprit, l'étude des Mathématiques, dit l'abbé Bordes, est un avantage très-positif et très-réel. La rigueur des théorèmes géométriques donne à l'esprit une fermeté dont l'influence salutaire se fera toujours plus ou moins sentir." " Cette étude, dit le Docteur Whewell, en parlant de l'étude des Mathématiques, nous accoutume à un enchaînement de déductions logiques, dans lequel chaque anneau se rattache au précédent. Elle donne ainsi de la continuité à l'attention, de la cohérence aux idées ; elle apprend à l'intelligence à saisir les points fondamentaux d'un raisonnement et à classer avec ordre les divers éléments de conviction, en leur accordant leur juste degré d'importance ; qualités, continue le Docteur, que l'on rencontre trop rarement dans le monde."

(A Continuer.)

Université Laval; Collège Ste-Anne,

ou

ZÈLE ET DÉVOUEMENT DU CLERGÉ POUR LE BIEN INTELLECTUEL ET MATÉRIEL DU MONDE.

Nous nous empresseons de publier aujourd'hui la *Correspondance* que nous avons reçue de Québec, et nous prions l'Auteur, au nom de nos abonnés et en notre propre nom, de vouloir bien agréer les remerciements les plus sincères.

QUÉBEC, 14 septembre 1861.

Messieurs les Éditeurs de *l'Echo*,

Aujourd'hui, comme toujours, le Clergé montre qu'il est l'ami des Lettres, le propagateur des lumières, l'appui et souvent l'initiateur des grandes entreprises, le conseiller sûr des mesures qui importent le plus à la Religion et à la Patrie.

Sans aller en chercher la preuve bien loin, nous n'avons qu'à consulter notre histoire; nous en trouverons, à chaque page, depuis les premiers jours de la Colonie, l'éclatant et glorieux témoignage. Suivez, dans leur œuvre civilisatrice, les courageux enfants de St.-Ignace, les humbles fils du grand St.-François d'Assises; voyez les travaux des successeurs du vénérable fondateur de la Société St.-Sulpice, le zèle des R. R. P. Oblats, et de tant de prêtres du pays, pour ne pas dire tous, qui n'ont jamais reculé devant aucune difficulté, et dites si ce n'est pas à ces hommes de paix, de cœur et de génie, que la Colonie doit d'avoir été assise solidement sur de larges bases, et d'avoir résisté aux terribles orages qui, à diverses époques, sont venus fondre sur elle.

Aussi quelles belles pages leur réserve l'histoire de notre pays.

Pour nous borner ici au rôle que le clergé a joué dans notre pays et plus particulièrement dans le diocèse de Québec, que de créations heureuses n'a-t-il pas faites! que de monuments élevés de toutes parts! Eglises, Collèges, Couvents, Instituts Littéraires, Ecoles des Frères de la Doctrine Chrétienne, aujourd'hui répandues sur toute la surface du pays, avec une bénédiction visible et proportionnée au dévouement de ces charitables instituteurs, Maisons d'Éducation de tous les degrés, etc., etc., etc., Communautés Religieuses, nobles auxiliaires du Clergé Catholique dans ce grand ministère de l'éducation de la jeunesse, Ursulines de Québec, Sœurs de la Congrégation de N.-D. et tant d'autres Instituts, qui élèvent nos jeunes filles et leur inculquent ces vertus qui doivent en faire l'ornement et le soutien de la société. Tous ces établissements ne sont-ils pas formés par le Clergé Catholique? Tout cela apprendra à la postérité la plus reculée, que c'est spécialement par les efforts de ce noble corps que l'instruction a été, de tout temps, répandue dans nos villes et nos campagnes.

Ainsi en est-il dans nos autres Diocèses. Qui ne connaît les collèges de Montréal, de Nicolet, de St.-Hyacinthe et les nombreux établissements d'éducation dont est couvert notre pays tout entier.

Mais de toutes ces créations, aucune n'aura jeté autant d'éclat, dans le Canada, que l'Université Laval. Une Université Catholique, capable de rivaliser avec tout ce qui pourrait être créé, en ce genre, sur un point quelconque de notre Province, était une œuvre immense. Il fal-

lait, certes, du courage et de vastes moyens pour entreprendre; mais rien n'a pu faire reculer les Messieurs du Séminaire de Québec; aujourd'hui, c'est un fait accompli, et ce grand établissement est en pleine activité. L'Université est fondée, et non-seulement notre ville, mais le Canada tout entier est appelé à jouir du bienfait de son institution. La magnificence des bâtiments répond à la grandeur de leur objet; et le voyageur étonné, aussi bien que le compatriote, peut désormais contempler de loin, dans le plus beau site de notre ville, et dominant de si haut la cité et le fleuve, ces vastes constructions qui sont aujourd'hui l'orgueil de notre pays, et feront, à perpétuité, la gloire de ces prêtres, aussi modestes que savants, qui en ont doté nos contrées.

Le principal corps de bâtiment affecté à l'Université, construit sur un plateau découvert et commandant tous les alentours, déploie ses proportions gigantesques sur une superficie de plus de 300 pieds de longueur, sur près de 60 de largeur, et 80 de hauteur. Outre les appartements réservés à Messieurs les Professeurs et plusieurs grandes salles, ce bâtiment contient les vastes cabinets de physique, d'histoire naturelle, de minéralogie, etc., etc., et une immense bibliothèque, comptant déjà plus de 35,000 volumes, du choix le plus distingué.

En face de ce corps principal, se trouve un autre bâtiment affecté à l'École de Droit et de Médecine. C'est là qu'une jeunesse d'élite vient chaque jour entendre les leçons de ces professeurs, sur toutes les branches des connaissances humaines.

Enfin, un troisième bâtiment est destiné à l'habitation de Messieurs les élèves pensionnaires qui, sans parler du bien-être matériel et de tous les avantages extérieurs, y trouvent encore le bien, plus précieux, d'un règlement et d'une direction sage et paternelle de la part des Messieurs du Séminaire.

On ne saurait dire l'effet moral et le bien qu'a déjà produit cette Université. Le goût des études sérieuses s'est fortifié; la jeunesse a pris des mœurs plus en harmonie avec les hautes sciences; la population elle-même, impressionnée par ces séances publiques, ces solennités de toutes sortes, qui sont comme de grandes *assises* littéraires, a appris à mieux apprécier le talent et le mérite. Déjà, la réputation de l'Université-Laval est connue au loin, et aujourd'hui est telle qu'il suffit à un jeune homme d'être inscrit comme élève de cet établissement, pour avoir un titre de recommandation dans toute bonne société.

Honneur donc et reconnaissance à ces Messieurs qui, dans cette magnifique création, et au prix de sacrifices énormes, auront immortalisé non seulement leur Compagnie, mais notre ville et tout le pays.

Toutefois les Lettres ne sont point le seul objet qui ait besoin d'encouragement. Sur une échelle moins relevée, mais, en revanche, d'une utilité plus universelle, l'Agriculture, cet art qui fit toujours la force et le bonheur des peuples, n'a pas moins besoin de l'appui de tous les hommes intelligents. Aussi est-ce pour nous un vrai bonheur de pouvoir dire qu'un institut, modèle en ce genre, a été fondé, il y a quelques années, sur un autre point de notre Province, grâce au zèle et au dévouement des Messieurs du Collège Ste.-Anne, et spécialement du vénéré Supérieur de cette Maison, Messire Pilote.

Quoique encore à son début, cet Établissement a fait sensation dans le pays et promet les plus heureux résultats.

tats. Favorisé par le gouvernement, il faut encore que les parents, bien pénétrés de l'utilité qu'il doit procurer, en encouragent le succès par l'envoi de ceux de leurs enfants qu'ils ne destinent pas aux professions libérales; c'est ce que doivent comprendre ceux surtout qui possèdent quelque étendue de terre. C'en est aujourd'hui plus que jamais le moment opportun. De tous côtés, on ne parle que de COLONISATION; on sent la nécessité d'occuper, par une population catholique, les terres du Bas-Canada; or, le moyen le plus direct est évidemment l'Agriculture. Dès lors, les familles, au lieu de pousser notre jeunesse vers ces études qui ne peuvent être communément le partage que de quelques-uns, s'efforceront de la diriger dans une voie mieux assortie à la vocation du plus grand nombre, et les engageront à embrasser un état plus en rapport avec leur position et leurs forces. En leur faisant aimer la culture des champs, cette occupation si douce et si productive, on peut espérer avec plus de fondement de faire d'eux des hommes heureux, honnêtes et utiles à la société.

Le Collège de Ste.-Anne n'a donc pas peu mérité du pays, en donnant l'initiative d'une pareille entreprise. Il sera imité, nous aimons à le croire, par d'autres maisons à qui les intérêts de la jeunesse sont également chers.

Par là, notre société se purgerait peu à peu de ces membres oisifs et inutiles, qui lui sont à charge autant qu'ils le sont à eux-mêmes. Nos terres, si étendues qu'elles soient, trouveraient des bras pour les cultiver; des paroisses nouvelles se formeraient partout comme par enchantement, et le Bas-Canada, dont le sol est si fertile, maintiendrait son crédit et n'aurait rien à envier aux autres contrées.

En attendant de voir se réaliser ces belles espérances, félicitons le Clergé d'avoir pris une si large part à ce mouvement. En se mettant ainsi à la tête de l'entreprise, il marche noblement sur les traces de ces hommes de dévouement qui, partout, ont été les fondateurs et les sauveurs de leurs pays.

La gloire s'achète par le travail.

Messieurs les Editeurs de l'Écho,

C'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu, dans votre estimable Recueil, l'article intitulé : "La rentrée des classes." De tels morceaux ne peuvent que produire les plus heureux résultats et ranimer de plus en plus "le goût des travaux sérieux et des études consciencieuses" parmi les jeunes gens qui fréquentent nos Universités, nos Ecoles de Droit ou de Médecine, nos Collèges et nos Académies; et même parmi ceux qui déjà exercent quelque profession.

Cette lecture m'a rappelé le discours sur "le Travail" que le Maréchal Vaillant prononça, il y a quelques années, à la distribution des prix du concours général des Lycées et des Collèges de Paris et de Versailles, et que je m'empressai, lorsqu'il parut dans les journaux, de transcrire dans mon album.

Comme peut-être, Messieurs, vous n'auriez pas sous la main ce discours, je prends la liberté de vous le faire parvenir. Il m'a semblé qu'il venait très-bien après ceux du R. P. Félix, et du P. Lacordaire et qu'il figurait également bien dans l'Écho. Le voici :

UN AMI DE LA JEUNESSE ET DE SON PAYS.

Le Travail est l'éternelle obligation de l'homme. C'est la volonté du Créateur que nous arrosions notre pain avec la sueur de notre front. Immuable décret auquel nous devons nous soumettre, non pas d'un cœur résigné, mais d'un cœur reconnaissant; car cette loi n'est point dure, et, comme toutes les lois divines, elle est, pour qui l'observe, une cause de jouissance et une source de bien. Admirable bonté de la Providence, qui a voulu placer la consolation dans le châtiement même, et en faire la voie de la réhabilitation!

Le Travail, mes amis, ce sera votre arme pour triompher dans cette lutte de la vie. De même que, pour faire jaillir la flamme, il faut, d'un choc violent, briser le caillou qui enserme l'étincelle, de même, pour devenir des hommes, j'entends des hommes utiles et dignes ainsi de l'estime publique, vous aurez à déployer d'énergiques efforts, à rompre d'âpres obstacles. Ce n'est qu'à ce prix que le signe sacré luira sur vos fronts.

Les grands écrivains de l'antiquité, ces prosateurs, ces poètes que vos Maîtres vous expliquent et vous font aimer, sont remplis d'enseignements qui vous montrent le travail comme l'attribut de la virilité, le signe de la puissance, la vertu des forts. Écoutez Horace, Horace que l'on n'oublie jamais tout-à-fait, même dans les camps; écoutez-le lorsque, faisant trêve aux molles chansons, il célèbre en mâles accents, les rudes travaux de cette héroïque jeunesse de Rome, qui rougit du sang Carthaginois, les flots de la mer thyrrénienne.

Écoutez-le, flétrissant les lâches loisirs des jeunes efféminés de son temps :

*Mors et fugacem prosequitur virum
Nec parcat inbellis juvenem
Populibus timido tergo (1).*

Écoutez-le surtout, donnant à son disciple ce sévère conseil :

*Vitæque sub Divo et Irepidis agat
In rebus (2).*

Ces citations vous sont plus qu'à moi familières; mais l'éloquence des faits vous convaincra mieux encore que des préceptes. Mes amis, je suis vieux, laissez-moi vous dire ce que j'ai vu.

Il y a aujourd'hui un demi-siècle et plus, j'étais comme vous écolier; comme vous, au milieu de nombreux condisciples, je me préparais aux épreuves de la vie. En ce temps-là brillait l'aurore du premier Empire et, comme aujourd'hui, les bruits de guerre et de gloire faisaient retentir leur écho sous le toit paisible des collèges. Nous admirions les hommes célèbres dont les travaux ont illustré cette grande époque; nous nous sentions animés du désir de marcher sur leurs traces, de les égaler, de les surpasser peut-être. Tout, je le crois, nous étions possédés de cette noble ambition, quand nous quittâmes le collège, pour nous engager dans des voies diverses. Mais l'enthousiasme n'a qu'un moment; les difficultés sont de tous les jours, et dès leurs premiers pas plusieurs d'entre nous tombèrent découragés. Eh bien! mes amis, je vous l'atteste, parmi ceux qui, restés fermes dans leur dessein, ne se laissèrent jamais rebuter par les aspérités de la route, je n'en connais pas un qui n'ait trouvé l'honneur, sinon la gloire, au terme de sa carrière, pas un qui n'ait reçu un large prix de sa persévérance et de son travail.

Mais pourquoi faire appel à des souvenirs anciens, à mes souvenirs privés, alors qu'un grand événement nous fournit une preuve si récente et si mémorable du succès qui couronne le courage opiniâtre et les labeurs obstinés? La vie de l'illustre Capitaine qui est assis à mes côtés (le maréchal Félissier) ne vous montre-t-elle pas, mieux que tout autre enseignement, ce que peuvent le travail, la patience, la ténacité et cette rude vigueur qui ne recule ni les distances, ni les intempéries, ni les privations, ni la maladie, ni les dangers, ni les revers, qui supporte tout et qui triomphe de tout? Apprenez de lui combien la conquête de la gloire est laborieuse, et par quels chemins il faut passer pour arriver à la postérité.

(1) Od. 2, l. 13, III. V. 14, 15, 16.

(2) Ibid. V. 5, 6.

Suivez-moi dans l'enceinte de cette forteresse ; tirez ces verrous ; entrez sous cette voûte sombre. Regardez ce jeune homme au front pensif qui, accordé sur une table de travail, médite dans le recueillement de la solitude. Depuis longues années, il est captif, et son éducation, commencée sur les marches du premier trône du monde, poursuivie dans les malheurs de l'exil, se parfait et s'achève dans le silence d'une prison. L'art militaire, l'économie politique, la science du gouvernement des hommes, font tour-à-tour et à la fois l'objet de ses études ; son génie grandit et s'élève au milieu de ces incessants travaux. Un jour, quand aura sonné l'heure marquée dans les desseins de la Providence, les portes de ce donjon tomberont devant lui ; il en sortira, mûri par les méditations de la captivité ; il en sortira la tête assez forte, le cœur assez robuste pour tenir l'épée de la France et pour fixer la victoire à son drapeau."

Le Maréchal Vaillant finissait en félicitant les élèves de leurs succès, et en les exhortant à se préparer dignement aux obligations qu'ils auraient à remplir un jour.

"Allez, leur disait l'illustre orateur, allez, et que la main de Dieu vous conduise et vous soutienne ! Allez : vos pères vous regardent, et la patrie compte sur vous."

La plus Ruineuse des Taxes.

Il est d'usage immémorial de crier contre les taxes ; et quoique chacun doive se dire : après tout, il m'en reviendra quelque chose, puisque cet argent sert à payer l'armée qui défend le pays et nos frontières ; la police qui me garantit contre les voleurs ou les assassins ; les routes par lesquelles je passe, ne fût-ce qu'à pied ; les monuments publics qui font la gloire de mon pays, etc., etc., etc. ; combien cependant, quand le percepteur se présente à la maison, ou qu'il faut payer à la barrière, combien, dis-je, oubliant alors ce petit raisonnement, pestent, s'impatientent et crient qu'on est ruiné ?

Dans le fait, il faut convenir qu'il y a manière plus divertissante de dépenser son argent ; toutefois, il faut convenir aussi que ce n'est pas là la taxe la plus lourde, et que si l'on voulait s'exonérer des taxes que l'on paye de *par ailleurs* et cela *très bénévolement*, on serait encore fort riche.

Voyons un peu.

La taxe de la paresse, combien ne pèse-t-elle pas lourdement sur ces grands flandriens qui, au lieu de nourrir leur famille, vont flâner au soleil, fumer leur pipe, et ne cherchent de l'ouvrage qu'en priant Dieu de ne pas leur en donner !

Et la taxe du jeu ! Combien ne vide-t-elle pas de poches, n'aplatit-elle pas de bourses ; combien ne fait-elle pas faire de jeûnes et d'abstinences, en dehors de ceux commandés par l'Église ! Combien de familles ne sont-elles pas réduites par elle, à la mendicité ! Cette taxe cependant est bien volontaire.

Et la taxe de la pipe ! Que de beaux écus, que de belles et bonnes piastres ne dissipe-t-elle pas en fumée ! Autrefois, les riches seuls fumaient, et ils n'en faisaient pas mieux. Aujourd'hui, les ouvriers fument, les habitants fument, des femmes même fument, les bambins de 12 à 15 ans fument. N'est-ce pas pitié ? Que de livres de pain, de viande, que de cordes de bois sont dévorées par le tabac ! Bon article au budget, mes amis, n'est-ce pas ?

Et la taxe de l'inconduite ! Celle-là est trop connue ; je passe ; mais on comprend.

Et la taxe du cabaret ! Oh ! pour celle-là, je m'y

arrête, car c'est un de ces ennemis que je ne rencontre jamais sans lui livrer bataille.

Voulez-vous savoir ce qu'elle coûte *cette taxe du cabaret* ? Voici le relevé qui a été fait en Angleterre, il n'y a que quelques années ; il est assez curieux pour qu'on y réfléchisse, surtout lorsqu'on saura qu'on a laissé de côté, dans les chiffres suivants, ce qui a été bu en famille.

Eaux de vie, eaux de vie de genièvre,	
rhuan.....	720,255,290 fr.
Bières de toute espèce.....	604,579,125

Total général, par an..... 1,324,834,415 fr.

C'est-à-dire, en monnaie de France : Un milliard, trois cents vingt-quatre millions, huit cents trente-quatre mille, quatre cents quinze francs. En monnaie d'Angleterre : Deux cents vingt millions, cent trente-neuf mille, soixante-neuf piastres ; ou, cinquante-cinq millions, deux cents un mille, quatre cents trente-quatre louis sterling.

En voilà, j'espère un chiffre effroyable ! Dire que les pintes, les chopines, les *dembarres*, les *roquilles* ou petits verres, arrivent à un tel chiffre dans un pays de dix-huit millions d'habitants, comme l'Angleterre !

Ainsi, chers lecteurs, comme vous le voyez, les plus lourdes taxes ne sont pas celles qu'on paye, quelquefois en rechignant, au Gouvernement ou aux Commissaires d'école ; mais bien celles qu'on accorde, sans marchander, à la *Parisse*, au *Jeu*, à la *Débauche*, à l'*Irrognerie*. Je vote pour qu'on les supprime. Chacun s'en trouvera mieux.

Nous nous empressons d'emprunter au *Journal de l'Instruction Publique* les deux notices suivantes, sur les *Légendes Canadiennes* et sur l'*Histoire du Canada* :

CASGRAIN : *Légendes Canadiennes*, par l'abbé Casgrain, 1 vol. in-12o, 425 p. Brusseau.

Ce joli volume, imprimé avec une élégance toute européenne, contient trois légendes, dont deux ont été publiées dans le *Courrier du Canada* et reproduites en Europe, comme nous l'avons déjà fait savoir à nos lecteurs, et dont la troisième remplit les dernières livraisons des *Soirées Canadiennes*. Le *Tableau de la Rivière Ouelle*, les *Pionniers* et *La Jongleur*, sont d'intéressants récits d'aventures arrivées dans les premières années de la colonie ; écrites dans un style coloré et élégant, elles forment un petit groupe plein de charme et de poésie, dont la valeur sera surtout bien appréciée par ceux qui connaissent nos belles parcs de la rive sud du St. Laurent, au-dessous de Québec. Elevé dans un de ces sites grandioses, au sein d'une famille chrétienne et d'une société distinguée, M. l'abbé Casgrain a gardé un touchant souvenir et des belles scènes champêtres et des récits émouvants qui ont amusé son enfance. Un voyage en Europe, qu'il fit plus tard, comme il le raconte dans une sorte de prologue à sa dernière légende, lui a révélé à lui-même toute la valeur littéraire de ses souvenirs, et l'a engagé à les écrire. Ce sont là d'heureuses circonstances, tout au profit de notre littérature, qui s'est enrichie par là d'un bien aimable volume.

FERLAND : *Cours d'Histoire du Canada*, par J. B. A. Ferland, prêtre, professeur d'histoire à l'Université Laval : première partie, 1334-1693 ; 1 vol. in-8o, xi-522 p. Côté ; \$1, et avec deux vignettes \$1.8.

Le cours de M. Ferland, dont nous reproduisons les premières leçons, formera une histoire du Canada d'un genre tout-à-fait différent de celles que nous avons déjà. Les détails, les citations et les recherches, qui surchargeraient une histoire proprement dite, sont surtout à leur place dans une série de leçons qui, si nous en jugeons par la période comprise dans ce gros volume, formeront un ouvrage très-étendu. Plus qu'aucune autre peut-être l'histoire du Canada peut y gagner à être traitée de cette manière ; il n'est personne, du reste, qui, après avoir lu le bel ouvrage de M. Garneau, n'aimera à en lire un autre rempli de détails intéressants qu'il eût été impossible de consigner dans un travail historique plus concis. On y trouvera, pour bien dire, la vie intime de nos ancêtres ; et rien de ce qui les concerne ne doit nous être indifférent. Nous ne saurions, d'ailleurs, mieux parler de notre histoire que ne le fait M. Ferland lui-même dans le beau passage suivant, que nous empruntons à sa préface :

"En étudiant l'histoire moderne, nos regards s'arrêtent naturellement sur la patrie de nos ancêtres, sur la belle France, qui apparaît au premier

rang des nations. Fille aînée de l'Église et gardienne des nobles traditions, nous la voyons appuyée sur la foi et sur l'honneur, conserver sa haute position, même après les plus terribles revers, et se relever saine et forte, lorsque ses ennemis croient l'avoir renversée pour toujours. Foi et honneur! c'était la devise qu'elle remettait à ses preux chevaliers, lorsqu'elle les envoyait en Orient délivrer le tombeau du Christ. Foi et honneur! portant ces deux mots sur les lèvres et dans le cœur, les missionnaires français ont fait briller le flambeau du christianisme et de la civilisation au milieu des tribus qui dorment plongées dans la nuit de l'indécision. Foi et honneur! tel fut le gage d'union et d'amour que la France remit à ses enfants qu'elle envoyait se créer une nouvelle patrie dans les forêts de l'Occident, sur les bords des grands fleuves de l'Amérique. Et ceux-ci, l'histoire nous l'apprend, ont respecté les enseignements de leur mère.

Si l'on trouve dans les annales de l'Europe tant de pages dignes de fixer l'attention, quel intérêt ne doit pas inspirer l'histoire de notre pays, puisqu'elle renferme le tableau animé des épreuves, des souffrances, des succès de nos ancêtres; puisqu'elle nous retracer les moyens qu'ils ont employés pour fonder une colonie catholique sur les bords du Saint-Laurent, et désigne en même temps la voie que doivent suivre les Canadiens afin de maintenir intacts la foi, la langue et les institutions de leurs pères!

Les histoires du nouveau monde sont, il est vrai, privées du grave cachet d'antiquité qui est emprunté sur celles de l'ancien continent. Tandis que les temps historiques de l'Europe ont une étendue, un pour mieux dire, une profondeur qui fera toujours le désespoir des archéologues; au Canada, il suffit de remonter à deux siècles et demi pour assister avec Champlain à la fondation du fort et l'habitation de Kebek. Un siècle en arrière, et l'on arrive aux profondes ténèbres dans le sein desquelles ont pris naissance les traditions Huronnes et Algonquines.

En revanche, l'histoire du Canada jouit d'un avantage inconnu aux histoires européennes, qui, en remontant le cours du temps, vont se perdre dans les ténèbres de la fable. Au Canada, l'histoire a assisté à la naissance du peuple dont elle décrit l'enfance, et qu'elle voit arriver aujourd'hui à l'âge viril. Elle l'a connu dans toute sa faiblesse; elle a reçu ses plaintes loquaces qui étaient tout petit et souffreteux; elle a entendu ses premiers chants de joie; elle est préparée à le suivre et à l'encourager dans les luttes que recèle encore l'avenir.

D'ailleurs, cette histoire présente, dans ses premiers temps surtout, un caractère d'héroïsme et de simplicité antique que lui communiquent la religion et l'origine du peuple canadien. En effet, dès les commencements de la colonie, on voit la religion occuper partout la première place. C'est en son nom que les rois de France charment Jacques Cartier et Champlain d'aller à la découverte de pays à civiliser et à convertir au christianisme; elle était appelée à bénir les fondations des bourgades françaises sur le grand fleuve; elle envoyait ses prêtres porter le flambeau de la foi chez les nations sauvages de l'intérieur du continent, et ces courses lointaines de quelques pauvres missionnaires amenaient la découverte d'une grande partie des régions de l'ouest. Les apôtres indigibles de la compagnie de Jésus avaient déjà exploré tout le lac Huron, que les colons de la Nouvelle-Angleterre connaissaient à peine les forêts voisines du rivage de l'Atlantique. Les premiers familles, venant pour habiter le pays, y arrivaient à la suite des religieux, qui dirigèrent les pères dans leurs travaux, et procurèrent aux enfants les bienfaits d'une éducation chrétienne.

Ainsi, la religion a exercé une puissante et salutaire influence sur l'organisation de la colonie française au Canada. Elle a reçu des éléments divers, sortis des différentes provinces de la France; ces fils a fondus ensemble; elle en a formé un peuple uni et vigoureux, qui continuera de grandir aussi longtemps qu'il demeurera fidèle aux traditions paternelles.

Pendant son enfance, il fut guerrier et chasseur par nécessité, étant obligé de négliger la culture de ses petits champs pour fournir à ses premiers besoins par la chasse, et pour lutter dans des combats de tous les jours contre les féroces tribus iroquoises. Au milieu des fatigues de la chasse et des dangers de la guerre, il acquit la force et l'expérience qui, plus tard, lui devaient servir à défendre son existence contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur. Aussi lorsque, à la suite de revers causés par les désordres de la cour de Louis XV, par l'insouciance des autorités et par les spéculations honteuses des employés, la France se vit arracher sa plus ancienne colonie, les 70,000 Canadiens qui restèrent sur le sol de la patrie eurent foi dans la Providence et dans leur majorité. Abandonné des nobles et des riches, délaissé par la mère-patrie, le peuple se réfugia sous les ailes de la religion, qui eut la gloire de conserver ses institutions, ses coutumes et sa langue. Parmi les bénédictions que Dieu lui a accordées, celle que le Seigneur donnait à Adam et à sa famille, *Créscite et multiplicamini*, ne lui a pas manqué, puisqu'aujourd'hui les provinces de l'Amérique britannique renferment au moins un million d'individus d'origine française.

Voilà, en peu de mots, l'histoire du Canada. Elle n'est pas très-brillante, comme on le voit; mais elle est romaine intéressante, quelquefois même émouvante, par les traits de courage et de cruauté, de noble franchise et d'astuce, de dévouement et d'égoïsme, qui se présentent sous toute les formes, dans les rapports entre l'homme civilisé et l'homme sauvage, entre le missionnaire chrétien armé de la croix et le jongleur secouant le sac de médecine, entre les soldats disciplinés de la France et le guerrier iroquois ou algonquin, fier de sa liberté et portant au combat ses habitudes d'indépendance.

BIBLIOGRAPHIE.

L'Année scientifique et industrielle, ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger, par Louis Figuier, un vol. in-18 Jésus, Librairie J.-B. Rolland & Fils.—Prix: 75 centimes.

De nos jours où la science a fait des progrès si rapides, personne ne peut rester indifférent ou étranger à la connaissance de ses éléments, parce que chacun participe aux avantages qui en résultent, parce que chacun est appelé continuellement à tirer parti de leurs applications. En apportant dans toutes les branches de l'industrie ses enseignements féconds, la science a enrichi la génération actuelle. Elle a augmenté, dans une proportion inespérée, son bien-être matériel; en ajoutant à sa puissance physique, elle a étendu la sphère de son activité intellectuelle; elle est devenue enfin, une des principales forces du monde moderne, force qui a manqué au monde ancien.

Un mouvement sensible s'opère, depuis quelques années, pour vulgariser par des ouvrages populaires, par des recueils périodiques, les notions de science positive et répondre ainsi aux besoins de notre époque. Ce sont là des efforts auxquels on ne saurait trop applaudir.

Mais il ne suffit pas d'instruire le public, par des ouvrages didactiques, aux principes généraux des sciences, d'exposer les grands faits, les découvertes capitales connues et déjà passées dans la pratique. La marche des sciences est incessante, et chaque jour signale pour elle un progrès nouveau. Faire connaître et répandre leurs conquêtes diverses au fur et à mesure qu'elles sont réalisées, est encore une tâche éminemment utile, et celui qui réaliserait une pareille entreprise ferait bien voir qu'il est non-seulement l'ami de la science et de ses progrès, mais même et plus encore l'ami des hommes. Eh! bien, lecteurs, applaudissez, car cette pensée grandiose ou plutôt scientifique est passée à l'état de réalité, grâce à M. Louis Figuier.

Depuis 1856, ce savant et illustre écrivain nous dote tous les ans, vers la fin de décembre, d'un *exposé des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger*. On y trouve des questions de Physique, de Chimie, de Médecine, d'Hygiène, d'Agriculture, d'Astronomie, de Météorologie, etc., etc., etc., traitées de main de maître, et surtout, avec une grande clarté. M. Figuier a, du reste, le talent de rendre intéressantes les études les plus abstraites. C'est un mérite et un hommage que lui rendent depuis longtemps les lecteurs de ses autres ouvrages. Un autre mérite (et qui, certes, n'est pas le moindre,) que nous devons signaler aussi dans son livre, c'est qu'il ne renferme rien d'irrespectueux pour la religion, rien qui puisse porter atteinte à notre foi, rien, non plus, qui puisse être nuisible à de jeunes lecteurs. Tel est le but et telles sont les qualités saillantes de *L'Année scientifique*, qualités qui doivent engager, au moins les amateurs de la science, à se procurer ce bel ouvrage, qui pourrait, puisqu'avec droit, s'intituler "Bibliothèque scientifique."

On peut se procurer chaque année séparément. Il n'en coûte que 75 centimes.